





Patrick Rebierre

Pierrette

*Ces enfants d'après-guerre.*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-0822-2

© Patrick Rebierre

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## DEDICACE.

À toutes ces mères qui mettent au monde, par amour ou par accident, par volonté ou par omission, par vice ou par vertu, par misère ou pour l'argent, par compromission ou par arrière-pensée, par idéologie ou par dogmatisme [vérité philosophique ou religieuse] et par... après tout, peu importe !

À toutes celles qui donnent la vie, merci.

« Maman, tu es la plus belle du monde, aucune autre à la ronde n'est plus jolie ! disait la chanson. »

Moi, je le revendique, je l'écris. Car enfoui au plus profond de moi-même ; il faut que ceci envahisse les consciences des hommes qui ôtent délibérément ou même involontairement, par des actes irréfléchis ou incontrôlés, la vie à leurs congénères sur cette Terre qui se voudrait pacifiste.

Ce sont ces mêmes hommes qui détruisent, sciemment, l'environnement grâce auquel ils ont pu voir le jour et dans lequel ils vivent encore, mais pour combien de temps ? Êtres, de tous pays, de toutes origines, de toutes couleurs, de toutes cultures, de toutes religions ou de nulle autre chose ; vous êtes leurs enfants pour la vie, certes toute relative à l'heure actuelle, mais surtout pour l'éternité dans leur cœur de mère.



Ne salissez plus leur mémoire et faites en sorte de respecter la vie et la Nature sous toutes leurs formes. Aimez les bons ; rejetez les méchants ; restez au fond de vous un enfant, son enfant !

Vous découvrirez ainsi votre propre respectabilité, tout en ralentissant l'inévitable déclin durable ou définitif des espèces.

L'espèce humaine, animale, végétale, minérale ou tout autre organisme vivant dans ce monde ne pourra vous en être, avant sa énième mutation et dans les prochains siècles, que reconnaissant.

À toi, maman chérie !





## SOMMAIRE.

Histoire vraie :	11.
Le vin :	97.
Reprise :	101.
Épisode scientifique :	151.
Reprise 2 :	161.
Entracte :	215.
Reprise 3 :	225.
Droits des femmes :	227.
Épilogue :	233.
Annexe :	237.



## HISTOIRE VRAIE.

Il faisait froid en ce matin du mercredi seize novembre mille neuf cent quarante-neuf. Le petit village de Belvès, situé au-dessus de Castillon, était encore endormi dans la brume grisâtre, épaisse et envahissante mi automnale.

Les plaintes rapprochées provenant de la pièce d'à côté firent se lever de son lit ma future grand-mère pour aller chercher madame S. ; la sage-femme qui devait quelque deux heures plus tard aider à me faire découvrir le monde et, si tout va bien, cette deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Huit heures venaient de sonner au clocher de l'église où monsieur le curé préparait paradoxalement, dans la petite sacristie, l'office de la messe dédiée à la disparition d'une personne âgée, décédée de sa belle mort l'avant-veille, lorsqu'elle revint essoufflée et accompagnée de l'accoucheuse.

Elles pénétrèrent dans la chambre où la future maman, atteinte d'une légère fièvre *puerpérale*, attendait impatiemment la délivrance du fruit prometteur. Pierrette, de son véritable prénom Marie-Louise, âgée de vingt-cinq ans, allait enfin pouvoir accoucher de son deuxième enfant.

Roger, le père, et Henri, le grand-père, attendaient devant la grande cheminée de la cuisine où les braises de la nuit avaient ravigoté quelques minutes plus tôt le fagot aux bois

de vigne, appuyé sur le contrecœur en fonte au motif joliment dessiné. Il reposait par-dessus les chenets ensommeillés, mais encore tièdes.

Les deux ombres, dessinées en surimpression par la lueur du feu sur la cloison droite de la cuisine rurale, avaient préparé un encas consistant, comme il savait se faire, à l'époque, dans ces campagnes où le labeur des champs nécessitait une mise en condition physique à toute épreuve. Une omelette baveuse, aux fines herbes et aux lardons du dernier cochon abattu à la ferme, laissait échappée son odeur appétissante depuis la poêle dressée au milieu de la grande table en chêne massif placée au centre de la pièce.

Léonie, la grand-mère, fit irruption au bas de l'escalier aux marches en bois plaintives. Une large bassine émaillée, remplie d'eau encore fumante au bout de ses bras, laissait flotter à sa surface les stigmates de l'accouchement annonçant la naissance du bébé :

– « C'est un garçon ! » dit-elle, aux deux hommes attablés et attentifs.

Le grand-père, qui coupait une large et épaisse tranche de pain dans la grosse miche de six livres posée sur la nappe en coton, s'arrêta net ; il vida cul sec son verre de piquette en patoisant, à ce petit-fils qui venait de naître au premier étage de la maison du métayer, le traditionnel :

– *Benvengut al país, pichòt !* (Bienvenu au pays, petit !)

Il se leva de sa chaise au plateau de paille, prit Marcel-Roger dans ses bras et l'embrassa pour le féliciter, puis partit chercher dans le chai une bouteille de Saint-Émilion 1928. Quand il revint, avec son trésor à la main, Roger lui fit remarquer l'étiquette de la bouteille. Henri lui décocha un clin d'œil complice et lui dit ceci :

– *De bona aventura, bona annada, filh !* « À événement exceptionnel, il faut un millésime exceptionnel, mon fils ! »

L'on pouvait entendre distinctement les premières petites colères du bébé qui manifestait, bruyamment, au premier étage, sa venue dans le monde terrestre.

Cela faisait quatre ans que les hommes avaient fini de s'entre-tuer en ce milieu de vingtième siècle, dans des luttes fratricides, à l'échelle de la planète, mais que cela continuait à présent en Indochine. Quand s'arrêteront-ils donc ?

Mon père, Marcel Roger, était revenu, depuis trois ans, d'Allemagne où, à la fin de la guerre, il avait occupé, à son tour et avec les Forces alliées, ce pays, où un énième idéologue (Hitler) avait essayé d'embraser l'Europe et une grande partie du monde, tentant même une alliance politique et militaire avec le Japon. Il avait fait la connaissance de ma mère à son retour d'Allemagne, où l'armée lui avait donné la possibilité de passer ses permis poids lourds alors qu'il était plus ou moins destiné à reprendre les travaux de la ferme.

Depuis l'âge de huit ans, il aidait son père. Les inaccoutumés matins où il fallait se rendre à l'école du village, c'était après avoir récupéré, au passage, un gros bidon de lait rempli, la veille au soir, grâce à la traite des vaches. Le dos chargé du bidon de quinze litres, qu'il distribuait à quatre ou cinq familles pendant le parcours sur le chemin de l'école, lui donna certes de la force physique tout en lui forgeant un caractère de battant. Toutefois, cela ne lui permit pas de s'instruire avantageusement, car, dans ces campagnes reculées des confins du Périgord et de la Gironde, le travail au champ primait l'éducation scolaire.

Alors, en mille neuf cent trente-neuf, à la déclaration de guerre et à la mobilisation générale, ses seize ans étant accomplis, l'école n'ayant pas été une priorité ; le fait d'avoir en sa possession, quelque six ans plus tard, des permis voiture, poids lourds et transports en commun, qui

pouvaient remplacer un quelconque diplôme scolaire, ne put que lui ouvrir d'autres perspectives.

Ma mère était orpheline, depuis l'âge de douze ans. Elle avait été élevée, par sa grand-mère, dans un hameau situé à côté de Vayres, pas très loin de Libourne. Un peu avant la guerre, sa maman avait été tuée par l'effondrement du toit de l'usine dans laquelle elle travaillait. Elle ne me parla jamais de son père. Peut-être ne l'avait-elle pas connue ?

Dès qu'elle fut en âge de travailler et, pour aider financièrement sa grand-mère, elle servit aux tâches ménagères dans bon nombre de maisons de maître. Elle put toutefois s'enrichir d'un certificat d'études à la fin de son dernier cycle scolaire pour, malgré cela, se retrouver juste après la guerre à tirer des charrettes chargées de bouteilles, vides ou pleines, sur les pavés des quais de Bordeaux entre les différents chais qui s'échelonnaient tout du long.

C'est à cette époque, à l'été 1946, qu'elle rencontrera celui qui devint le père de ses enfants. Il travaillait chez un grossiste de fruits et légumes du côté du marché des Capucins, rue des Douves, réceptionnant entre autres choses les régimes de bananes qui provenaient des îles, via *Le Port de la Lune*. Le complexe portuaire connaissait en ce temps-là une effervescence presque démesurée avec ses dix-huit ou vingt hangars gigantesques alignés le long des quais, où d'innombrables grues aidaient au déchargement et au chargement des navires de marchandises.

Au début de leur mariage, ils partirent vivre dans une petite bourgade du Médoc nommée Lesparre, où Roger avait trouvé un travail de chauffeur qui consistait à transporter des poteaux en bois spécialement confectionnés pour supporter les fils électriques, quelquefois téléphoniques, qui couraient le long des routes de campagne, des chemins communaux et vicinaux.

Marie-Louise se retrouva enceinte de son premier enfant qui tomba, pour son malheur, rapidement malade juste après sa naissance en 1947. Il fit partie de ces enfants d'après-guerre qui subirent, bien malgré eux, les causes indirectes des abstinences alimentaires de leurs parents pendant l'Occupation. Le rationnement et la dureté de la vie, pour des millions de petites gens, avaient engendré des conséquences désastreuses au sortir de ce fléau.

Ma mère souffrait en ce temps-là, sans le savoir, d'une maladie qu'elle avait contractée à la suite d'une bronchite mal soignée ou peut-être même d'un simple rhume. Cela vira au pneumothorax. Joël était le prénom de ce frère que je n'eus pas le loisir de connaître. Il mourut à l'âge d'un an, comme un ange qui passe pour ne jamais s'arrêter, comme un courant d'air à la brise gracile et fragile qui vient vous caresser pour disparaître... presque aussitôt.

Il faut dire qu'à cette époque, les besoins de la médecine étaient grands et ce ne furent pas les piqûres de pénicilline, additionnées d'eau de mer et pratiquées par le médecin de campagne, qui sauvèrent la situation. La chose la plus bizarre, voyez-vous ; c'est que cette maman d'origine orpheline venait de perdre un fils et qu'il n'y ait aucun mot, de nom, d'adjectif ou même d'euphémisme, dans le dictionnaire, pour qualifier ce malheur. La perte du bébé occasionna sans doute un traumatisme psychologique à mon père qui, lors d'une altercation avec un de ses collègues de chantier, dut quitter son travail et la région pour se retrouver ce matin d'automne mille neuf cent quarante-neuf en compagnie de ses parents, et au sein de la ferme familiale, à l'écoute attendrissante des premiers vagissements de son second fils.

Mon prénom fut choisi par ma mère, qui avait remarqué sur l'enseigne d'une boutique de mode de la rue Porte